

de la cour était donc humide; l'excellent cigare de la Havane dut se mouiller en tombant; la feuille parfumée et bien entière qui le couvrait dut se tacher de boue. Je me baissai néanmoins pour le ramasser; mais l'obscurité de la nuit m'empêcha d'en venir à bout tout de suite.

— Monsieur a perdu quelque chose? me dit Georges.

— Oui, un cigare de la Havane que je viens de laisser tomber, et vous êtes cause de cet accident, Georges.

— Oh! Monsieur, que je suis fâché! — Cherchez-le; si vous le trouvez, je vous le donne.

Georges était fumeur. Je le vis emprunter une chandelle au portier et chercher le cigare de don Tadeo. J'entrai dans le salon de mon père pour attendre l'issue de sa démarche auprès de M. de la Tour. Je faisais les plus beaux châteaux en Espagne; dans mon impatience de jeune homme, et de jeune homme bien épris, j'oubliais les exigences de l'Église, les longueurs de la municipalité, et j'ajournais mon mariage au moment où la corbeille serait achetée, le trousseau complet, et où la couturière apporterait les robes; puis je me disais que Paris est un pays féérique, où la baguette d'or a un pouvoir aussi prodigieux que souverain. Je pouvais avoir une corbeille dans deux heures; les linges à compléter un trousseau du jour au lendemain, et les couturières improvisent une robe dans une nuit; je me disais donc que, si les grands parents y mettaient un peu de bonne volonté, il m'était facile d'épouser Eugénie dès le lendemain. J'en étais là de mes rêves lorsque mon père entra au salon; il venait de quitter M. de la Tour.

— Mon fils, me dit-il, M. de la Tour vous refuse la main de sa fille.

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Ce ne fut pas de la douleur que je ressentis en entendant ces paroles, ce fut de l'étonnement; il me semblait impossible qu'on me refusât la main d'Eugénie, tellement elle et moi avions peu compté sur un refus.

— Il me refuse sa fille! m'écriai-je.

— Oui, mon ami.

— Et de quel droit?

— Mon père sourit.

— Du droit le plus sacré que je connaisse, dit-il, du droit qu'a un père de disposer de son enfant.

— A la bonne heure, lui dis-je, mon père, à la bonne heure; il ne veut donc pas marier encore Eugénie, il demande du temps.

— Pas du tout, mon fils, Eugénie est promise, et c'est à votre ami don Tadeo de la Cueva.

— Don Tadeo épouserait Eugénie!

— Oui, mon cher Maurice, M. de la Tour aime cet homme, vous le savez, il lui a promis sa fille.

— C'est impossible! m'écriai-je.

— C'est vrai, mon ami, et j'avoue que je n'ai rien eu à répondre à ce que m'a dit M. de la Tour. Don Tadeo est amoureux de la jeune fille, et comme il appuie ses prétentions d'une fortune de cinq ou six millions, c'est à nous de nous retirer devant la richesse. Il y a plus: M. de la Tour s'est servi de l'avou que je lui ai fait...

— Quel avou!

— Ne m'avez-vous pas autorisé à lui dire qu'Eugénie vous aimait?

— Sans doute.

— Eh bien! M. de la Tour pense qu'un homme qui aime sa fille, et qui se vante d'en être aimé, ne peut plus être reçu chez lui, puisqu'il compte donner Eugénie à un autre.

MARIE AYCARD.

(A continuer.)



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 6 NOVEMBRE, 1846.

Le Journalisme.

LES JOURNAUX EN EUROPE ET EN AMERIQUE. — LE TIMES DE LONDRES.

Il y a quelque temps nous donnions à nos lecteurs, une statistique intéressante du nombre des journaux dans les différents pays civilisés; aujourd'hui nous revenons encore sur ce sujet, pour dire un mot sur quelques journaux d'Europe, pour causer du journalisme, pour parler de son état en Canada, de son influence et de son avenir.

On peut bien juger de l'éducation d'un pays, par ses journaux, car le journal est le chemin de fer de la pensée; il arrive à toutes les extrémités d'une nation, il se répand, il circule, il atteint tout le monde qui suit lire; et quel est celui qui sait lire qui n'est pas curieux de lire le journal, de suivre pas à pas les événements, d'assister comme témoin aux scènes de la vie des peuples et des pays divers, aux progrès de la politique et de l'industrie, des sciences et des arts?

Ce serait un tableau plein d'intérêt que celui qui nous dirait le journalisme depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à ce jour; si jamais nous le rencontrons, nous le publierons certainement.

En Europe, c'est en Angleterre que le journal a pris les plus grandes proportions. En France, depuis 1830, il n'a fait des progrès remarquables. Dans ces deux pays en conséquence de l'étendue des lumières, des droits du timbre,

etc., l'établissement d'un journal est très difficile et dispendieux. Ils sont généralement aussi l'œuvre de plusieurs associés, qui possèdent et des capitaux considérables d'argent et d'intelligence. Le moindre journal en Angleterre et en France est conduit par plusieurs individus et alimenté par une collaboration nombreuse. Dans ces pays éclairés, les premiers hommes de la nation, les savants, les ministres eux-mêmes écrivent dans les journaux. Il en est de même aux États-Unis.

Chez nos voisins, comme en Europe, la presse est véritablement un quatrième pouvoir dans l'état. Le public qui lit le journal est beaucoup influencé par une discussion active et éclairée. Il se range autour des journaux comme autour d'un drapeau. Nos lecteurs savent l'influence de la presse aux États-Unis, d'autant plus puissante qu'elle couvre la surface entière du pays. Il n'y a pas un petit village, qui n'ait son journal et souvent deux et trois. Le moindre acte de gouvernement, le moindre fait politique fait le tour de l'Union presque simultanément, surtout aujourd'hui grâce au télégraphe électrique. Dans un pays éclairé, la publicité est nécessaire à toutes les industries, à tous les métiers, aux professions, aux arts, à tout le monde.

L'annonce finement le journal et tout le monde annonce, depuis les grands industriels, les négociants opulents jusqu'au plus obscur trafiquant, au plus pauvre métier. C'est là ce qui explique les succès des journaux en Europe et aux États-Unis. C'est aussi ce qui explique les efforts, les prodiges, les merveilles qu'ils font aujourd'hui pour répandre les nouvelles.

Les grands journaux en Angleterre, en France et aux États-Unis ont des courriers particuliers et des correspondants dans toutes les parties du monde. On sait ce que font les journaux de New-York pour avoir les nouvelles de bonne heure. Ils ont des *pit's boats*, qui croisent sur les côtes, pour s'emparer de la moindre information et la faire parvenir au bureau du journal. Le *New-York Herald*, le *Tribune* et le *Courier and Enquirer* dépensent plusieurs mille dollars par an pour cet objet.

Mais c'est le *Times* de Londres qui fait les plus grands prodiges. Peu de gens connaissent ce qu'a fait ce journal et les services qu'il a rendus. Durant la dernière guerre avec la France, les propriétaires avaient à leur service, un des plus fins voliers de l'époque, pour porter leurs dépêches, et le plus souvent le *Times* annonçait les nouvelles au gouvernement même.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner une description de l'établissement du *Times* en 1846. Il est situé dans un des quartiers les plus beaux de la ville de Londres. Quand vous arrivez au *Printing house square*, tout est si sombre et si tranquille que vous ne vous doutez guère que vous approchez du lieu où s'imprime un journal et où se font des affaires, sans exception dans les années du monde. Mais bientôt le bruit de la presse à vapeur, et les légions de *newsmen* que vous rencontrez avec des charges de journaux tout frais et humides vous font reconnaître que vous arrivez aux bureaux du *Times*.

Commençons par la *counting house*; c'est une petite maison en briques, à un seul étage, ayant au-dessus de la porte l'inscription: *Bureau du Times, Malle du soir*. Vous entrez: il y a au comptoir 3 à 4 commis qui mettent en ordre et arrangeant les milliers d'annonces qui paraissent chaque jour dans le *Times*. Les annonces sont toutes payées comptant. A côté de la *counting house* est la *press room* et l'imprimerie. Il y a là, 3 machines, qui emploient chacune 8 personnes. En ce moment on en monte une nouvelle qui frappera 8000 feuilles par heure! Il y a quelques années 300 copies par heure, c'était bien, mais le progrès... Le *Times* frappe par jour 25 à 30,000 copies et quand il y a un supplément c'est le double.

Tout est conduit dans le plus grand ordre aux bureaux du *Times*. Chacun a son département et on ne parle pas dans l'imprimerie. Les employés ne connaissent pas ce qui se passe, ils sont en trop grand nombre et tout est divisé de manière qu'il n'y connaît rien. Le rédacteur en chef n'est pas connu des employés. Il y a au *Times* 120 compositeurs qui travaillent au papier. Quand aux redacteurs et collaborateurs, ils sont en grand nombre. Il y en a un appelé, *City Editor*, qui s'occupe des nouvelles locales et de la ville; il y en a plusieurs chargés du département littéraire; d'autres de la critique littéraire et musicale; d'autres aux arts; d'autres à la politique, aux nouvelles religieuses; d'autres aux nouvelles étrangères et des *campagnes*. Enfin il y a ceux qui sont chargés des annonces.

A part de tout ce monde, il y a encore des gens qui écrivent à la ligne, *penning a line*, les accidents, crimes et faits divers. Il y a ensuite les *Reporters*. La première classe des *Reporters*, sont ceux qui prennent les notes au Parlement; ils sont très instruits et doivent tout connaître. La seconde classe sont les *law reporters*, qui rapportent les procès des Cours. Le corps parlementaire des *Reporters* du *Times*, se compose de 20 membres. Ils écrivent en sténographie. Généralement il ne prennent que les discours les plus remarquables, à moins que ce ne soit sur quelques grandes questions; alors ils rapportent tous les débats. Les *Reporters* se succèdent au parlement tous les quarts-d'heure.

Tout le monde connaît avec quelle rapidité les nouvelles les plus importantes sont publiées par le *Times* souvent plusieurs heures avant que le gouvernement en ait eu connaissance. Nous ne citons qu'un exemple de cette merveilleuse rapidité.

Le *Times* contenant tous les débats avec la division, *of course*, fut aussi envoyé par Express à un correspondant à Portsmouth, qui avait un Steamer prêt à traverser le fameux journal, qui fut remis en toute hâte à Sa Majesté. Quand le Messager de Sir Robert Peel arriva, Sa Majesté lui fit de remercier son premier ministre de sa politesse, mais elle ajouta qu'une demi-heure auparavant, elle avait reçu une copie du *Times* contenant tous les débats et les divisions!

Parmi les items de dépenses du *Times*, il y en a un que nous mentionnons c'est celui de £12 par semaine pour les rabs qui transportent continuellement les Éditeurs et *Reporters*. Les profits du *Times* par année excèdent £50,000 sterling!

Maintenant que Diable voulez-vous que nous disions des journaux en Canada, après avoir parlé des premiers journaux du monde? Ici en conséquence du manque d'éducation, la circulation des journaux est petite, et la publicité des annonces très restreinte. Le journal ici est presque toujours une entreprise individuelle, et on ne conçoit pas toutes les misères que doit avoir un seul individu à faire son journal. Si le public connaissait ce qui en est, il serait moins exigeant et plus indulgent.

Dans un prochain article, nous parlerons du journalisme en Canada, et de son avenir.

Un journal de New-York mentionne un tremblement de terre dans l'île de Trinidad. Il y a eu quelques bâtisses détruites.

Les patates sont attaquées sérieusement dans le Haut-Canada.

Les libéraux du Talbot District, Haut-Canada, ont donné un dîner à l'Hon. Robert Baldwin, à la ville de Simcoe, comme un témoignage de reconnaissance et d'estime.

St. Grand-leur l'Évêque de Martyropolis a inauguré, ces jours passés, un convent qui vient d'être fondé à Beiril, rivière Chamblay. Mgr. Prince était accompagné d'un grand nombre de prêtres de ce Diocèse.

STARKE'S, MONTREAL SHEET ALMANAC. — Nous recommandons à nos lecteurs deux copies de ce charmant petit calendrier. C'est un véritable bijou typographique, qui fut honneur aux presses de la maison STARKE. Cette feuille, à part des mois, des saisons contient beaucoup d'information sur la ville, les professions, bureaux publics, etc., etc. Nous la recommandons à nos lecteurs comme très complète.

La navigation à vapeur a été interrompue depuis deux ou trois jours sur le St. Laurent, en conséquence de la brume. Mercredi et jeudi les steamers ne sont pas descendus à Québec. Ce matin le *Montreal* est arrivé de bonne heure, il part ce soir à 5 heures.

Depuis 8 jours nous avons ici une température remarquable pour la saison. Le temps est doux, le soleil brillant et chaud. La pauvre peut se réjouir de ce temps-ci, car le bois de chauffage est à un prix exorbitant, \$5 l'érable, le merisier \$4 et ainsi de suite.

Rien de nouveau de Québec; le temps là-bas est au calme ici. La flotte d'automne s'en va peu à peu.

La *British Whig* de Kingston dit que l'opinion prévaut généralement que le gouvernement impérial se prépare actuellement à adopter un plan pour la réunion de toutes les provinces britanniques de l'Amérique du Nord, en un seul gouvernement à la tête duquel serait un vice-roi qui aurait sa résidence à Québec. Il y aurait des gouverneurs subordonnés à Frédéricton, Halifax, Charlottetown, etc., chargés de faire exécuter les lois de chaque province, jusqu'à ce que toutes ces lois des différentes provinces, fussent fondées en un code auquel seraient soumises les Provinces-Unies. Selon ce journal, le bureau colonial travaille fortement à ce projet, et c'est ce qui retarderait le départ de Lord Elgin pour le gouvernement du Canada.

Le gouverneur-général de l'Amérique Britannique du Nord, lord Cathcart, est maintenant en pension avec sa famille à l'hôtel Daley. Son Excellence a laissé Monkland mardi dernier pour se rendre à son nouveau logement.

On nous dit que le Major CAMPBELL, seigneur de Rouville, a soustrait la somme de £100 pour aider à relever la Croix de St. Hilaire, qui a été renversée, comme on le sait, lors de la grande tempête.

Accident.—Samuel sir, le *Montreal* étant au quai des Trois-Rivières le second pilote de steamer du nom de Freniere, ayant été frappé à la jambe par une des amirres est tombé à l'eau et s'est noyé. Il a été retrouvé lundi dernier un peu plus bas que l'endroit de l'accident.

Nous recommandons à l'attention de nos familles Canadiennes l'annonce de H. Follenus. Ce monsieur est un de nos professeurs distingués et a fait ses preuves, en formant parmi les jeunes personnes de cette ville, d'excellentes musiciennes. Les avantages qu'auront les élèves de suivre un cours de chant, et d'apprendre les magnifiques chansons de l'Italie, les morceaux de grands opéras, etc. doivent engager ceux qui ont le loisir d'un professeur à choisir M. Follenus.

Le nombre de ceux qui forment des projets d'exploitation de mines au nord de l'ac supérieur se multiplie chaque jour, comme l'activité qu'ils mettent pour parvenir à leur exécution. Rien de plus désirable que de voir leurs efforts couronnés de succès, puisqu'il en résultera nécessairement pour la province une augmentation de richesses, avantage d'une importance d'autant plus grande qu'elle serait le fruit de la plus louable industrie.

Cette circonstance peut en même temps four-

ir matière à des réflexions sérieuses sous d'autres rapports. Rien de plus rare, parmi nous, que l'étude de la minéralogie, quoiqu'à la suggestion d'un de nos concitoyens, qui regrettaient cette lacune dans l'éducation de nos collèges, celui de Montréal ait, depuis longues années déjà, fait venir une collection d'échantillons de minéraux du choix du célèbre Hant. Nous croyons cependant qu'il commence à s'occuper de cette branche d'enseignement à St. Hyacinthe, et au séminaire de Québec qui possède une riche collection.

Le Bas-Canada n'est pas dépourvu de toute espèce de richesses minérales. D'ailleurs on ne peut s'assurer de la chose, plus qu'exploiter le genre d'industrie qui s'y rapporte, si nous d'avons point d'hommes capables d'en faire la recherche avec l'espoir d'utiles résultats.

Nos compatriotes ne devraient pas la laisser faire à ceux qui viennent d'établir ici d'ailleurs, mais la faire dans leur propre intérêt comme dans celui de leur pays.

Sans quelques notions de cette science, il n'est nullement possible de parvenir à la connaissance de cette source de richesse, plus qu'à l'exploiter. L'étude en serait susceptible d'ouvrir une carrière à l'activité de notre jeunesse qui, passant trop souvent ses beaux jours dans les plaisirs et la dissipation, ne se prépare pas seulement de dures privations pour l'âge avancé, mais des malheurs pour le pays lui-même, en négligeant de tirer parti de ses ressources. (A suivre)

Le *Mercury* d'hier rapporte qu'un monsieur qui revenait de la chasse dans le bois en arrière de la Pointe-Lévy vers le milieu du mois dernier, cueilli une poignée de fraises mûres.

FIEF ST. MAURICE ET ST. ETIENNE.

La vente de ces fiefs a eu lieu, telle qu'annoncée, mardi dernier, au bureau de P. B. Dumoulin, Ecuier, l'Agent du Bureau des Terres de la Couronne; et ils ont été adjugés à Henry Stuart, Ecuier, le propriétaire des Forges St. Maurice, pour la somme de £5,000. Le Gouvernement a vendu les Forges St. Maurice pour la somme de £5,575; cette somme ajoutée à celle de £5,900 forme la somme de £11,475, ou un revenu annuel de £688 10, au lieu de £500 que payait l'Honorable Mathew Bell. Il y a donc profit de £188 10, par an; puis la seigneurie du Cap la Madeline sera par ex. la dévastation du bois franc et pourra en outre être cédée ainsi que les fiefs St. Maurice et St. Etienne. Avantage immense pour le gouvernement, pour la ville des Trois-Rivières et la jeune population Canadienne.

Nous voudrions que Mr Papineau rendit également toutes les seigneuries appartenant aux citoyens Révérends Peres Jésuites; il est de bonne politique que le Gouvernement ne soit pas Seigneur en cette Province; et nous espérons voir prochainement en vente les seigneuries du Cap de la Magdeleine et de Bataillon, parce qu'ad ad elles produiraient au Gouvernement plus de revenus qu'il n'en retire, et le public sera plus satisfait. (Gazette des Trois-Rivières.)

CORRESPONDANCE.

On a chanté dimanche, à la paroisse, une des magnifiques messes de Haydn; magnifique sous le rapport de la composition, mais malheureusement beaucoup trop difficile et pour les exécutants et pour l'auditoire. Il y a certainement gloire, quelquefois, à essayer, même sans espoir de réussir, les choses difficiles; mais je crois que, dans un cas pareil, il n'y a ni gloire pour les acteurs ni satisfaction aucune pour le public. Ce public est nécessairement divisé entre ceux qui aiment la musique et ceux qui y sont indifférents; pour les derniers les chants connus des enfants en bas âge (pour peu qu'ils aient une oreille capable de distinguer des sons) seront toujours les préférés; pour les autres, il est impossible de pouvoir espérer les satisfaire, même en leur supposant l'imagination la plus ample pour remplir les lacunes, avec une exécution pareille. Voilà plusieurs fois que j'entends cette messe; j'ai pu ordinairement la goûter avec l'aide d'un peu d'imagination; mais vraiment dimanche, c'était incompréhensible. Je serais pourtant fâché de paraître faire un reproche à ceux qui ont, je le crois bien, fait leur possible, pour aider à célébrer dignement la grande fête de la Toussaint; mais je me permets de dire que cette musique est tout-à-fait au-dessus des forces non seulement des jeunes messieurs du collège, mais qu'il y a, peut-être peu de villes sur ce continent on l'on pourrait même après quelque étude, leur rendre justice. A part l'organiste, il n'y avait là que le Révé. M. B. qui peut remplir sa partie; mais quand on voit ce Mr. chargé non seulement de sa partie, mais aussi de conduire et de tenir ensemble un chœur entier, composé de novices, pour la plupart, et de le piloter à travers les sinuosités de figures comme celles dont sont parsemées les messes de Haydn et de Mozart, on doit croire que la réussite tiendrait du miracle. En un mot, ces messes à moins d'être exécutées parfaitement ne peuvent donner la dévotion à personne et elles l'ôtent à grand nombre.

Si l'on veut avoir des messes en dehors du plain-chant, pourquoi ne pas prendre celles de Weib, Sparri, Da Minti et autres, écrites pour des petits chœurs tels que le notre? Il est impossible de faire justice à celles de Mozart et de Haydn avec un chœur limité et qui, en outre, change tous les ans, comme celui du collège.

J'espère que l'on voudra bien prendre ces quelques remarques comme elles sont faites; non pas en reproche; bien loin de là: mais comme suggestion et même prière de s'attaquer à quelque chose vraiment à la portée des exécutants et de l'auditoire en même temps. Les mêmes remarques pourraient peut-être s'appliquer dans un autre sens, à la musique trop légère, et adaptée plutôt au piano qu'à l'orgue, que l'on joue quelquefois à l'offertoire.— Q. W. Nov. 1846.

MEXIQUE. — La *Patrie* de la Nouvelle-Orléans a publié, le 23 octobre, un EXTRA dans lequel elle a donné des nouvelles de Vera-Cruz jusqu'au 30 du mois dernier et de Mexico jusqu'au 24; ces nouvelles sont venues par la Havane, et ne nous ap-

prennent que fort peu de chose. Toutefois les paragraphes suivants ne sont pas sans intérêt. Ils contiennent, à certains égards, les renseignements qui nous ont été transmis par une autre voie:

Le 17 septembre, les marchands et d'autres résidents, les plus riches du Mexique, se sont assemblés afin d'aviser aux moyens de fournir au gouvernement les fonds nécessaires pour soutenir la guerre; mais, quoique l'on ait des nouvelles jusqu'au 21, on ne publie point le résultat des délibérations de cette assemblée.

Il est de même d'une autre assemblée qui a eu lieu à Vera-Cruz le 23 et dans le même but. Le gouverneur de Chihuahua a été informé de la marche projetée du général Wool sur cette province, et l'Assemblée législative de l'Etat l'a autorisé à prélever 5,000 piastres, au moyen du monopole de la vente du tabac, qu'elle lui a abandonné.

San Luis de Potosi et Mexico sont les quartiers-généraux où doivent venir se rencontrer les contingents qui doivent fournir les divers Etats pour l'organisation de l'armée.

On annonçait positivement que le siège du gouvernement serait transféré à Toluca. Le colonel Morco Ugarte écrit de Fray Cristobal, sous la date du 23 septembre, qu'il ne peut rejoindre Arrijo et s'avancer vers le Nouveau-Mexique, par suite de la présence de six mille hommes de troupes.

Le général Nunez Ponce a été nommé gouverneur de Tamaulipas, et Fríasas gouverneur de Chihuahua. Le commandant-général de Jalisco, Yanez, a quitté Mexico pour se rendre à Tepic et San Blas, avec un nombre considérable de troupes, destinées à défendre ces places.

Un journal mexicain du 24 contient le paragraphe suivant qui a quelque importance en ce qu'il prouve l'authenticité de la nouvelle du départ de Santa-Ana pour l'année du Nord:

« La première brigade de cavalerie a quitté la capitale, hier, pour marcher vers Monterrey, et demain le général Santa-Ana se mettra aussi en route. Son départ n'avait été retardé que par le manque d'argent, et afin de le hâter, il a engagé son propre crédit. La grande nation formera le garnison de Mexico; et les autres brigades partiront sans doute demain. » — (Franco-Américain.)

NOUVELLES ETRANGERES.

L'ALLEMAGNE.

L'Allemagne nous présente en ce moment un beau spectacle, celui d'un grand peuple se reconstruisant par les voies pacifiques une nationalité qui n'existait plus guère que dans les souvenirs. L'unité qu'elle réalise, ce n'est pas l'unité par la guerre ou par les congrès, qui ne sont trop souvent que des curées d'Etat, c'est l'unité par le commerce et par l'industrie, par les chemins de fer, par la civilisation. Les éléments, qu'une mauvaise politique avait isolés, relient aux nouvelles lois de l'attraction sociale; les tronçons se rapprochent, et le grand corps germanique renaît dans de nouvelles conditions de vie et de prospérité.

Il s'en faut cependant que le Zollverein, cette création si puissante et si féconde, soit une œuvre achevée. Quelques progrès qu'il ait déjà faits, quelque agrandissement qu'il ait déjà obtenu, il est encore incomplet. Il n'embrasse pas tout le sol allemand. L'embouchure de ses fleuves ne lui appartient pas; des États, restés jusqu'ici étrangers, à l'association douanière, lui ferment les communications avec la mer; il est emprisonné dans l'intérieur du continent.

C'est surtout du côté septentrional que le Zollverein tourne ses regards. L'Allemagne a environ 14 myriamètres de côtes sur la mer du Nord, et 48 sur la mer Baltique; or, le Zollverein n'en a pas un pouce sur la mer du Nord, et il ne dispose sur la mer Baltique que des ports prussiens; c'est ce littoral qui est l'objet de tous ses vœux, de tous ses desirs. Jusqu'à la mer! tel est le cri qui retentit de toutes parts, depuis Munich jusqu'à Berlin. C'est qu'en effet l'association des États septentrionaux, en complétant l'association commerciale de l'Allemagne, l'éleverait au rang de puissance maritime. Le Zollverein agrandi posséderait des ports; il aurait une marine propre; il aurait un pavillon à lui; il pourrait établir des relations directes et sans passer par les intermédiaires qui l'exploitent aujourd'hui.

Il faut voir comme l'imagination allemande s'exalte à l'idée d'une marine nationale. Ce sont des hymnes en l'honneur de la navigation. « La mer, s'écriait le *Zollvereinsblatt*, dans un de ses numéros, la mer est la grande route de la planète. La mer est le champ d'exercice de nations, la mer est l'arène ouverte aux entreprises de tous les peuples; elle est le berceau de leur liberté. La mer est le riche pâturage où les nations engraisseront leurs troupeaux. Quin'a pas part à la mer, est exclu des biens et des honneurs du monde; il est abandonné de Dieu. Dans la mer, les peuples prennent des bains fortifiants; ils retreignent leurs membres, ils raniment leur intelligence et la préparent aux grandes pensées... Une nation sans navigation est un oiseau sans ailes, un lion sans dents, un chevalier armé d'une épée de bois, un îlot et un esclave. »

Les États septentrionaux, qui séparent le Zollverein de la mer, sont l'Union hanovrienne, le Mecklenbourg, les villes Ansbachiques et les duchés allemands annexés au royaume de Danemarck. Le Zollverein a dû s'adresser d'abord au Hanovre, dont l'accession eût entraîné celles du Mecklenbourg et des villes Ansbachiques; il a ouvert des négociations, mais il a rencontré l'Angleterre en travers, et il a échoué. Le Hanovre, on le sait, est gouverné par un prince anglais. La politique anglaise, l'industrie et le commerce anglais, y règnent souverainement. Pour qu'on n'en doute pas, c'est un monument à la mémoire de Waterloo qu'on a élevé sur la grande place de la ville capitale de cette colonie britannique. Le Hanovre joue en Allemagne le même rôle que Gibraltar en Espagne. Ce sont, en France, les mains de l'Angleterre, de foyers de corrompue qui lui livrent l'appareil de la main de ces beaux pays; des ports hanovriens, elle tient l'industrie allemande en échec. L'in-